

Les gâteaux

Autor(en): **Roulier, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 38

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La nation vaudoise.

L'ouvrage commémoratif des fêtes du centenaire, publié par le comité de ces fêtes, vient de paraître¹. Il forme un superbe in-folio orné d'une multitude de portraits, galerie nationale que précède l'histoire, fort bien faite, du canton de Vaud de 1803 à 1903. Celle-ci est due à la plume élégante de M. Edmond Rossier. Nous en donnons ci-dessous la conclusion :

Il faut prendre les nations comme elles sont : quelque regrettable que cela puisse paraître, elles ne se composent jamais de moralistes et de héros, de Montesquieu, de Davel, d'Alexandre Vinet ; elles sont toujours un assemblage d'êtres attachés à leurs avantages immédiats et à leurs intérêts permanents. C'est par comparaison qu'il faut les juger, notant leurs infirmités, constatant leurs mérites et admettant une fois pour toutes qu'aucune d'elles n'atteindra jamais à la perfection.

Or, cette comparaison, je crois que nous pouvons la soutenir, et d'autant mieux que plusieurs de nos « défauts nationaux » ont des qualités correspondantes. Il est injuste de taxer uniquement de manque de caractère notre bonhomie naturelle ; c'est un trait qu'on est heureux de découvrir chez tous ceux, d'où qu'ils viennent, à qui on a affaire ; nous devons donc en avoir aussi le mérite. Nous sommes peu entreprenants, peu novateurs, c'est un point admis ; mais n'est-ce pas aussi une qualité que faire, à son rang, son travail, son devoir, sans trêve ni faiblesse ? Nous n'exagérons pas la témérité de nos opinions, nous avons peu de communauté avec les paladins d'autrefois, et don Quichotte n'aurait trouvé, dans notre pays, que de très tièdes admirateurs ; mais aussi l'ordre et la tranquillité règnent chez nous ; depuis un siècle, aucune de nos agitations politiques n'a fait verser du sang ; et, surtout à une époque où le désir de paix prime tout le reste, nous avons droit à quelque considération. Enfin, il n'est pas jusqu'à ce désir de bien-être dont notre peuple est possédé qui ne contribue à donner plus de tenue à l'intérieur, plus de propreté à la maison et n'encourage par là même ce sentiment de la famille que, petits et grands, nous avons tous dans le cœur.

Le Vaudois ne se perd pas dans les hautes régions de la science ; pourtant il est instruit. A l'école déjà, l'ignorance est méprisée ; plus tard, il reste à chacun une certaine curiosité de savoir. Chaque village possède une bibliothèque, et notre pays est sans doute l'une des régions du monde où les journaux ont le plus d'abonnés. Le paysan qui revient des champs, l'ouvrier, sa journée finie, veulent apprendre ce qui se passe ; mais ils ne cherchent pas dans les feuilles quotidiennes des histoires à scandale ; heureusement notre presse est honnête ; c'est là un de ses grands mérites.

Sans doute le Vaudois aime les fêtes, mais pas nécessairement le tumulte et la beuverie. Dans beaucoup de villages, la jeunesse orga-

nise des sociétés de chant, elle donne des concerts, joue les pièces de divers auteurs ; parfois la scène s'agrandit, le patriotisme s'en mêle : faut-il rappeler les drames historiques à grand effet que représente presque chaque année l'une ou l'autre de nos petites villes, la Fête des vigneron de Vevey et ces jours-ci, la célébration, parfaite de dignité, de l'anniversaire du 14 avril ? Ce ne sont pas là des plaisirs vulgaires.

Notre peuple est soucieux de ses intérêts, — chacun l'est d'ailleurs en ce monde, — mais il n'est pas étroit d'idées ; il admet des dépenses d'utilité publique dont il ne retire aucun avantage direct. Combien, dans les comptes de l'Etat, n'y a-t-il pas de chapitres qui honorent l'esprit de notre démocratie rurale ! Et aussi, notre peuple est honnête et il a l'instinct de la justice ; il ne la réclame pas seulement pour lui, il voudrait y faire participer les autres ; les violences qui se commettent en Europe et dans le monde blessent nos sentiments et, plus d'une fois, la charité a fait chez nous d'amples moissons.

La liberté, qui atténue les défauts, encourage, élève ces qualités. Elle inspire un autre sentiment encore : l'amour de la patrie. Nous aimons notre pays. Dans la plus grande nation suisse, notre canton de Vaud forme déjà comme un cadre qui donne à tous ceux qu'il enferme des affections et des instincts communs. Nous sommes attachés à notre nature, dont la majesté nous enveloppe et nous imprègne ; nous gardons dans le cœur les souvenirs de la famille, les impressions de la jeunesse ; nous connaissons nos devoirs envers le peuple qui nous entoure, auquel nous appartenons et qui nous appartient aussi, puisque nous ne sommes qu'un avec lui. Aux jours heureux, ces sentiments sommeillent parfois ; mais il suffit d'un rien pour les réveiller : dans le danger notre patrie pourra compter sur tous ses enfants. Et l'exilé qui habite de lointaines contrées se dit que rien ne vaut le pays qu'il n'a plus ; sa pensée le cherche sans trêve et, avec le souvenir, vient un peu de tristesse.

Et puis, il y a la femme vaudoise, dont on ne saurait dire trop de bien. Jeune fille, elle est gaie et riieuse ; mère de famille, quel que soit le milieu où elle vit, elle s'attache à ses devoirs. Tout en étant plus sédentaire que la plupart des hommes, elle est sans doute moins matérielle ; dans une plus forte mesure, elle a des préoccupations morales et religieuses. Souvent les étrangers ont remarqué la distinction des femmes du canton de Vaud ; ils ont dit qu'elles étaient ce que notre pays avait de mieux. Croyons-les de confiance et réjouissons-nous de ce que la femme, la mère, soit le véritable centre de la famille et de ce qu'à elle avant tout soit confié le soin de préparer les générations de l'avenir.

Si nous regardons maintenant l'ensemble de notre pays, nous voyons, comme partout, des qualités et des faiblesses, des ombres et des rayons de soleil. Mais nous avons lieu de nous réjouir plus que de nous affliger ; notre pays est digne d'être libre, car il a pris cons-

cience de lui-même, il a travaillé, il sait ce qu'il veut, où il tend ; même, il mérite d'être heureux, car, de nature, il est honnête et bon. Et le souffle de la liberté, qui nous a donné ce que nous avons de plus précieux, poursuivra son œuvre féconde, fortifiera les caractères et, après avoir délivré les corps, il affranchira les âmes.

EDMOND ROSSIER.

Les gâteaux.

Le vaste four de commune
Qu'on a chauffé ce matin,
Est plein de gâteaux aux prunes ;
Car c'est le Jedne, demain.

Le boulanger, sur qui pèse
Le souci de la cuisson,
Ouvre l'ardente fournaise.
Je m'approche sans façon :

Une bûche flambe encore
Au fond. Je vois, un instant,
Sur la pâte qui se dore
Les fruits juteux, mijotant.

Le four me souffle au visage
De chaudes effluves. Je puis
Des gâteaux de mon village
Aspirer l'arôme exquis !...

... Dans un quart d'heure, sans doute,
On les sortira du four.
C'est alors que viendront toutes
Les ménagères du bourg.

Elles prendront sur leur tête
Les larges gâteaux brûlants,
Et s'en iront, fort coquettes
Avec leurs tabliers blancs.

A. ROULIER.

Le rire de nos pères ?

Sur le trottoir, où la calme soirée de fin d'été, la douceur de l'air, le bleu pâle du ciel qui, là-bas, par places se rosissait en teintes douces de légende, alentissaient les promeneurs, retenaient inconsciemment — comme avec les deux doigts d'une main tendrement persuasive — les jolies femmes, et mettaient ainsi qu'une reposante sourdine à toutes les activités, les énergies et les fatigues du jour, sur le trottoir, j'ai croisé mon ami le rédacteur.

Absorbé, les yeux pris par quelque obsession, le nez tantôt sur le pavé, et tantôt dans le ciel (le beau ciel bleu-pâle, pourtant), il avait cet air un peu douloureux des gens qui suivent une piste, et je ne pus m'empêcher de le comparer à quelque Diogène moderne — un Diogène en veston et sans lanterne — qui chercherait... ma foi...

« Diogène ! gémit mon compagnon, ah ! vous ne vous doutez pas comme vous êtes dans le vrai. Mais ce n'est pas un homme que je cherche : je cherche l'homme qui sache encore rire ! Je cherche le Rire, je poursuis, je harcèle, je traque, comme un merle blanc, comme un Stradivarius hors de prix sur nos marchés, ce gros et sain joyau ancestral qui, bientôt, n'existera plus qu'à l'état légendaire !

» Ah ! le bon rire de nos grands-pères aux bonnes gaités franches et souvent naïves !

¹ AU PEUPLE VAUDOIS, 1803-1903. — Publié par le comité des fêtes du centenaire, — Lausanne, F. Payot et Cie, libraires-éditeurs. — Imprimé par Ch. Viret-Genton, Lausanne.